

# La dernière vision politique de Gibbon

Richard Whatmore

*Did the leopard change his spots at the end of his life*<sup>1</sup> ?

Cette question a été soulevée à maintes reprises depuis la publication des *Miscellaneous works* d'Edward Gibbon en 1796 par son ami et exécuteur littéraire John Baker Holroyd, Lord Sheffield. Gibbon rencontre Sheffield à Lausanne, en 1763, lors de son Grand Tour. Ils deviennent bientôt des amis intimes et c'est pour Sheffield Park, à Fletching dans le Sussex, que Gibbon quitte Lausanne le 9 mai 1793, le jour de son 57<sup>e</sup> anniversaire, alors que la France est en proie aux armées révolutionnaires. Bien que Gibbon ait été préoccupé par l'éventualité que la Terreur atteignît son refuge suisse, le motif de son départ était d'offrir son soutien à Sheffield qui venait de perdre brusquement sa femme. Après la mort de Gibbon survenue le 16 janvier 1794, Sheffield reconstitue l'autobiographie de son ami à partir des six versions laissées dans ses papiers ; il y ajoute de la correspondance, en particulier celle qu'il a échangée avec lui, couvrant les vingt dernières années de sa vie et dont les sujets n'avaient pas été abordés dans ses mémoires. Si la correspondance tardive de Gibbon ne perd en rien son ton jovial, elle révèle à la fois une grande anxiété à propos des conséquences de la Révolution française. Cet élément est nouveau, car à la fin des années 1780, Sheffield écrivait encore à leur ami commun William Eden que «le Gibbon» restait largement désintéressé par la politique, à tel point qu'il n'avait «pas encore réussi à lui insuffler un véritable zèle politique»<sup>2</sup>.

Les dernières lettres de Gibbon témoignent aussi de son amitié croissante pour le politicien et philosophe irlandais Edmund Burke (1729-1797). Dans une lettre datée du 25 novembre 1793, Gibbon évoque «une délicieuse journée» passée avec Burke ; selon Sheffield, l'historien a une nouvelle fois dîné en sa compagnie peu avant de mourir<sup>3</sup>. Bien que Gibbon connaisse Burke depuis son accession au parlement en 1774, cette proximité débute lors de la parution en novembre 1790 des *Reflections on the Revolution in France*, un livre dont Gibbon a «soif» et qu'il demande à son éditeur Thomas Cadell de lui envoyer urgemment, tout comme la nouvelle édition de la *Theory of Moral Sentiments* d'Adam Smith<sup>4</sup>. Gibbon considérait

le livre de Burke comme le guide le plus éclairant des événements contemporains, «une médecine admirable contre la maladie française qui a trop progressé, même dans ce pays heureux [la Suisse]. J'admire son éloquence, j'approuve sa politique, j'adore sa chevalerie, et je peux même pardonner sa superstition.»<sup>5</sup>

Quelques mois plus tard, au printemps 1791, Gibbon déclare au sujet de «cette maudite Révolution», qu'il est «tout autant un aristocrate que Burke lui-même»<sup>6</sup>. En se convertissant ouvertement à la politique de Burke, Gibbon s'oppose à l'anticléricalisme révolutionnaire, soutenant le point de vue selon lequel l'attaque du trône et de l'autel en France a eu de terribles conséquences pour la politique. Gibbon met de côté ses derniers travaux comme les *Antiquities of the House of Brunswick*, craignant qu'une fois publiés ils ne soient utilisés par les radicaux pour défier la couronne<sup>7</sup>. Dans ses dernières années, Gibbon se décrit lui-même comme étant passé du statut de citoyen du monde à celui d'ardent patriote. À ses yeux, le patriotisme anglais exige alors une adhésion totale à la constitution dans sa version existante. À la fin de l'année 1792, il est ravi d'entendre que Sheffield a «écrasé les audacieux perturbateurs de la Constitution», faisant référence au rejet de la motion de Charles James Fox du 15 décembre 1792 qui visait à reconnaître la République française, débat dans lequel Sheffield, député de Bristol depuis 1790, prend la parole à la suite de Fox<sup>8</sup>.

Cependant, Gibbon craint tellement le danger de la France révolutionnaire qu'il veut que le gouvernement de William Pitt aille beaucoup plus loin. Même «les réformateurs modérés et bien intentionnés» doivent être empêchés d'agir politiquement car «la moindre innovation» peut plonger le pays «sans gouvernail ni boussole sur un océan sombre et dangereux d'expériences théoriques»<sup>9</sup>. Gibbon va jusqu'à réprimander son ami Sheffield de ne pas s'être prononcé contre toute forme de réforme :

Will you not take some active measures to declare your sound opinions and separate yourselves from your rotten members [the reformers] ? If you allow them to perplex



Fig. 1. Pierre-François Palloy, *Modèle de la Bastille*, pierre et plâtre, 45 x 101.5 x 51.5 cm, [v. 1793]. BHM, inv. H/959a.

government, if you trifle with this solemn business, if you do not resist the spirit of innovation in the first attempt, if you admit the smallest and most specious change in our parliamentary system, you are lost... Do not suffer yourselves to be lulled into a false security. Remember the proud fabric of the French Monarchy. Not four years ago it stood founded as it might seem on the rock of time, force and opinion, supported by the triple Aristocracy of Church, the Nobility, and the Parliaments. They are crumbled into dust, they are vanished from the earth.<sup>10</sup>

Gibbon est-il allé jusqu'à regretter son infidélité et reconnaître que l'opposition à la religion chrétienne a entraîné l'effondrement de la société en France? Jusqu'à quel point Gibbon reconnaît-il que les Lumières, qu'il a défendues en Grande-Bretagne et plus particulièrement à partir de sa Lausanne bien-aimée et francophone, doivent être blâmées pour la crise politique sans précédent que connaît alors l'Europe? Oui, Gibbon s'en est repenti, telle est la réponse reportée par Burke lors d'une discussion avec Arthur Young, le 1<sup>er</sup> mai 1796, au sujet des *Miscellaneous Works* publiés un mois plus tôt par Sheffield:

On my observing that Mr. Gibbon declares himself of the same opinion with him [Burke] on the French Revolution,

he said that Gibbon was an old friend of his, and he knew well before he died, that he heartily repented of the anti-religious part of his work for contributing to free mankind from all restraint on their vices and profligacy, and thereby aiding so much the spirit which produced the horrors that blackened the most detestable of all revolutions.<sup>11</sup>

Les questions relatives aux opinions de Gibbon à la fin de sa vie ont été abordées récemment par David Womersley avec sa brillante étude sur la construction du texte autobiographique de Sheffield dans le cadre d'un débat de fond sur la nature de Gibbon: le libre-penseur et l'ennemi de l'orthodoxie chrétienne<sup>12</sup>. Womersley soutient que Sheffield craignait que l'autobiographie de Gibbon, présentée sans précaution, ne mît en évidence les doutes qu'il avait visiblement sur les conséquences de l'irréligiosité pour les sociétés existantes. Toujours selon Womersley, la publication des mémoires pouvait également souligner l'étendue de l'adhésion de Gibbon aux idées de Burke, auxquelles

Sheffield s'opposait. Ce dernier a toujours estimé que Burke était une figure incohérente, aussi bien en politique qu'en philosophie, devenu un adversaire du changement radical trop tardivement dans sa propre vie. En soutenant les catholiques en Irlande, Burke avait encouru le risque, selon Sheffield, de provoquer une révolution similaire à celle qu'il désapprouvait pourtant en France<sup>13</sup>. Burke était aussi, à ses yeux, un dangereux radical dans sa vision de la politique commerciale britannique, formulée dans l'expression «réforme économique», titre que Burke avait donné à son discours du 11 février 1780<sup>14</sup>. Dans cet article, nous souhaitons ainsi esquisser certains des aspects qui se cachent derrière les inquiétudes de Sheffield au sujet de Gibbon et de Burke au début des années 1790, révélant que toute interprétation de leurs opinions tardives est sans doute plus complexe que ce que l'on a pu concevoir jusqu'à ce jour.

Le succès de Womersley pour donner sens aux *Miscellaneous Works* de Gibbon peut être apprécié en examinant brièvement comment Henry Hart Milman s'était déjà confronté au texte, démarche qui a conduit ce dernier à se forger une vision différente des dernières opinions de Gibbon. L'engagement de Milman souligne à quel point Gibbon est resté une figure captivante pour la génération qui suivit, en particulier pour ceux dont on aurait pu s'attendre à ce qu'ils le répudient en tant qu'ennemi de la religion chrétienne. Milman est l'un des plus éminents ecclésiastiques fascinés par Gibbon. Il a publié une réédition de *The Decline and Fall of the Roman Empire* en 1838 en s'appuyant largement sur la traduction française révisée de François Guizot et comprenant des notes détaillées parues dans une deuxième édition en 1828<sup>15</sup>. Fils de Sir Francis Milman, médecin de George III, Henry Hart Milman (1791-1868) est considéré comme un prodige à Oxford; il entre dans les ordres à la fin de ses études et entame une brillante carrière académique et cléricale qui le mène rapidement au poste de professeur de poésie à Oxford pour devenir finalement le doyen de St Paul's à Londres. L'une de ses intentions, en élaborant une nouvelle édition du *Decline and Fall*, est d'apporter des compléments d'informations dont Gibbon ne disposait pas. Une autre, selon ses propres dires, est d'identifier «dans un esprit parfaitement honnête et impartial, sans autre désir que celui d'établir la vérité», les «imprécisions ou inexactitudes» de Gibbon sur le christianisme. Milman a cherché à «contrer dans une large mesure l'impression déloyale et hostile orientée contre la religion rationnelle». Ce qui préoccupe avant tout Milman est l'insinuation constante faite par Gibbon dans son grand livre «que les jours de pureté

chrétienne ont été une sorte d'âge d'or poétique» existant dans l'esprit des théologiens plutôt que dans la réalité<sup>16</sup>.

Pourquoi Milman s'est-il intéressé au travail d'une personne qu'il considérait comme un dangereux libre-penseur? La raison est en partie la même que pour Guizot. C'était «l'intérêt inhérent du sujet» de la chute de Rome, l'histoire de «la décadence et de la ruine de l'ancienne civilisation [ainsi que] la formation et la naissance du nouvel ordre des choses». Milman cite la description par Guizot du canevas de Gibbon en faisant l'éloge du *Decline and Fall*:

The gradual decline of the most extraordinary dominion which has ever invaded and oppressed the world; the fall of that immense empire, erected on the ruins of so many kingdoms, republics, and states both barbarous and civilized; and forming in its turn, by its dismemberment, a multitude of states, republics, and kingdoms; the annihilation of the religion of Greece and Rome; the birth and the progress of the two new religions which have shared the most beautiful regions of the earth; the decrepitude of the ancient world, the spectacle of its expiring glory and degenerate manners; the infancy of the modern world, the picture of its first progress, of the new direction given to the mind and character of man – such a subject must necessarily fix the attention and excite the interest of men, who cannot behold with indifference those memorable epochs, during which, in the fine language of Corneille «Un grand destin commence, un grand destin s'achève».<sup>17</sup>

Milman avoue être franchement captivé par le génie de Gibbon en tant qu'écrivain. Il voit également un parallèle entre sa propre vie d'historien et celle de Gibbon<sup>18</sup>. Suite à la publication de son *History of the Jews* (1829), Milman a été condamné par Godfrey Faussett, «Lady Margaret Professor of Divinity» à Oxford, et par Richard Mant, évêque de Down et Connor, pour n'avoir pas perçu le caractère sacré de l'histoire juive<sup>19</sup>. Milman qualifie cette critique de «fagoterie épiscopale»<sup>20</sup>.

Milman se déclare opposé à la critique superficielle de tout écrivain, se considérant lui-même comme une victime de telles attaques. Cela le conduit à percevoir en Gibbon la façon dont il aurait souhaité être lui-même traité par ses propres détracteurs. Milman est pleinement conscient du fait que Gibbon ne partageait pas ses convictions et que l'œuvre de l'historien est teintée de «bigoterie philosophique»<sup>21</sup>. En même temps, l'expérience de la lecture de Gibbon l'amène à apprécier son art d'associer «l'origine et la propagation apostolique de la nouvelle religion avec ses évolutions ultérieures [souligné par Milman]». Gibbon traite l'histoire du christianisme avec une «apathie glaciale» ne

bénéficiant d'« aucun embellissement par la magie de la langue de Gibbon » et faisant plutôt l'objet d'une « dissertation froide et critique »<sup>22</sup>. Pourtant, l'histoire de Gibbon souligne en réalité « l'origine céleste » du christianisme, car rien d'autre ne peut expliquer son « développement primaire » et « son extension rapide à travers une grande partie de l'Empire romain »<sup>23</sup>. Milman conseille à ses lecteurs d'extraire le « sarcasme latent » de la célèbre déclaration de Gibbon sur le christianisme :

The theologian may indulge the pleasing task of describing Religion as she descended from Heaven, arrayed in her native purity. A more melancholy duty is imposed on the historian: he must discover the inevitable mixture of error and corruption, which she contracted in a long residence upon earth among a weak and degenerate race of beings.<sup>24</sup>

En procédant ainsi, la déclaration pourrait, affirme Milman, « introduire une histoire chrétienne écrite dans un esprit de sincérité chrétienne »<sup>25</sup>.

L'édition de Milman du *Decline and Fall* a été suivie, en 1840, de l'ouvrage *Life of Edward Gibbon*, qui réimprime le premier volume des *Miscellaneous Works* de Sheffield. Milman ne s'intéresse qu'à l'autobiographie et à la correspondance tardive de Gibbon ; du deuxième volume de Sheffield n'est inclus que l'*Essai sur l'étude de la littérature*<sup>26</sup>. Milman reçoit l'autorisation du fils de John Holroyd, George Holroyd, 2<sup>e</sup> comte de Sheffield, d'examiner les différentes versions de l'autobiographie de Gibbon qui ont servi de base au premier volume de Sheffield. Milman tient compte des règles établies par Sheffield en matière de publication posthume : « Feu Lord Sheffield, par une clause de son testament, a formellement interdit la publication de tout élément extrait de la masse des documents de Gibbon en possession de sa famille ». En examinant les papiers de Gibbon, Milman ne trouve aucune preuve que Sheffield a induit en erreur les lecteurs, comme Womersley l'a affirmé. Au contraire, Milman témoigne du « grand jugement avec lequel feu Lord Sheffield a exercé sa charge ». Il a été juste, déclare Milman, de garder des œuvres cachées « pour lesquelles le public n'aurait trouvé aucun intérêt ». Dans l'ensemble, Milman affirme qu'il n'a « pas trouvé plus de deux ou trois phrases qu'[il aurait] souhaité sauver de l'oubli »<sup>27</sup>.

Pourtant, alors que Milman souligne combien Sheffield s'est montré fidèle aux textes de Gibbon dans son édition des *Miscellaneous Works*, il enjoint ses lecteurs à interpréter l'autobiographie de Gibbon de manière opposée à celle des récits de vies au parcours hétérodoxe, comme ceux de Rousseau et de Hume. Dans les premières pages de

son autobiographie, Gibbon se demande s'il sera accusé de vanité en écrivant sur lui-même avant de répondre que « le public est toujours curieux de connaître les hommes qui ont laissé derrière eux une image de leur esprit ». Gibbon poursuit en déclarant que ses intentions en écrivant sa propre vie peuvent se justifier par « l'autorité de [ses] maîtres, le grand Thuanus [Jacques Auguste de Thou] et le philosophe Hume »<sup>28</sup>. D'autres personnages ayant livré des récits de leur propre vie sont ensuite mentionnés par Gibbon, notamment Pétrarque, Érasme, Montaigne et Temple. Puis, au travers des exemples de saint Augustin et de Rousseau, Gibbon affirme que certains écrits autobiographiques sont particulièrement révélateurs en « divulgu[ant] les secrets du cœur humain »<sup>29</sup>.

Milman précise que Gibbon s'est trompé en établissant un parallèle entre son travail et celui de Hume ou de Rousseau. Dans les notes au début de son édition, Milman déclare que si le portrait de Hume sur sa propre vie est « particulièrement intéressant » parce qu'il révèle une « froideur de tempérament, tant dans le corps que dans l'esprit », cette dernière lui a fait traverser la vie « sans avoir éprouvé, sauf en une occasion, une émotion profonde ou connu la puissance d'une sensation forte ». Milman conclut que, bien que cela soit remarquable, cela signifie en fin de compte que Hume est dénué de pertinence pour comprendre les sociétés érigées sur de puissantes passions conflictuelles, car Hume ne peut pas imaginer les ressentir lui-même :

To this inborn calmness, or almost torpidity of his nature, may be traced both the amiable and philosophic serenity of his life and manners, and the sceptical tendency of his opinions. He was superior to, or at least exempt from, the ordinary disquietudes and anxieties which harass the man of letters. Failure did not depress, nor success elevate him above the usual equable level of his mind. As a writer, he was, as near as possible, a being of pure intellect. The disturbing forces of the imagination and the passions never for an instant interfered with the piercing sagacity of his judgments, or the microscopic precision of his investigations. He had just fancy enough to give an agreeable vividness to his style, and to elevate him, at times, into a master in historic painting. Like an unruffled sheet of water, his mind reflected everything which passed over it with the most clear and exquisite distinctness. At the same time, he was disqualified by this innate placidity for justly appreciating the force of those more violent emotions and loftier sentiments, which agitate mankind in general. He viewed human nature not as a man of "like passions," but as an inquiring metaphysician.<sup>30</sup>



Fig. 2. Paulus Usteri, «*Le Gouvernement des Jacobins*», dessin à la plume, 19.6 x 15 cm, 1793. BHM, inv. H/51044.

Pour Milman, le scepticisme de Hume est le fruit d'une personnalité tout à fait exceptionnelle ; elle s'est traduite dans des écrits qui « semblent se complaire dans le processus d'enquête, sans se préoccuper de savoir s'il aboutit à une conclusion définitive ou satisfaisante ». Milman poursuit en louant Gibbon pour avoir évité le style de l'autobiographie confessionnelle qui a confirmé le génie de saint Augustin et la sottise de Rousseau. Selon lui, Augustin a créé « la première œuvre dans laquelle le christianisme est fidèlement présenté comme la seule *passion* universelle de l'âme. Avec lui, la nature intellectuelle et spirituelle lutte pour être libre, mais n'est jamais entièrement libérée de son ancienne servitude ». *Les Confessions* de Rousseau, en revanche, sont « le plus paradoxal et le plus douloureux livre de toute la littérature. C'est le développement de la nature animale, dans un langage adapté aux conceptions les plus pures et les plus nobles de l'esprit humain ».

The cold, the serious, the laboured obscenity (for there were passages in the genuine editions too gross for the unfastidious eyes of his own age and country), the irritable and fretful vanity which constantly betrays itself, contrasted with the glow and elevation of the diction, produce a chilling mistrust, a withering suspicion, of all poetry and all eloquence. In Rousseau, likewise, all is serious and earnest, but all is either contradictory or untrue: that which is mean, foul, and profligate, *seems* to come from the depths of the heart as much as the loftiest and purest sentiment; but it is rather that the imagination has so completely habituated itself to speak the language of the feelings, that even when our eyes are opened, when we are disenchanted from the magic of the style, we can scarcely persuade ourselves that all those eloquent dreams of unattainable virtue, those wild and distempered, but still eager yearnings after what is great and ennobling, are the mere creations of an ardent fancy, without any real kindred or communion with the moral being of the man.<sup>31</sup>

Milman conclut que les mémoires de Gibbon peuvent être considérés comme écrits à la manière de saint Augustin, ne suivant nullement les critiques à l'encontre du christianisme formulées par ses pairs, tels Hume et Rousseau. Cela implique que Gibbon a cessé d'être un détracteur du christianisme au moment de rédiger son autobiographie, ainsi que Burke l'a rapporté à Arthur Young. Milman est pleinement conscient qu'un tel jugement équivaut à une critique envers Lord Sheffield, qui est resté sceptique jusqu'à la fin de ses jours.

Si Womersley a totalement réfuté la conclusion de Milman, estimant que l'autobiographie de Gibbon a été présentée de manière hétérodoxe conformément aux vues de Sheffield, dans quelle mesure est-il correct d'envisager que Gibbon a changé d'opinion politique à la fin de sa vie ? Milman aurait reconnu et apprécié l'accent mis par Gibbon sur les conséquences négatives de la Révolution française. Milman qualifie l'ère révolutionnaire de « terrible époque où tout ce qui était sain et sage, de même que tout ce qui était dépassé et inique dans les anciennes institutions de l'Europe, a été mis à terre ». Il est convaincu que la « Providence très miséricordieuse », comme dans le cas de « la tornade, du tremblement de terre et de l'éruption volcanique, apporte à l'homme de nombreux bienfaits ultérieurs »<sup>32</sup>. Milman est obsédé par le déclin de son époque, la dégénérescence des mœurs et les symboles contemporains de l'apocalypse. Cela ressort clairement dans son premier poème *Belshazzar*, qui décrit la destruction féroce de Babylone<sup>33</sup>, ainsi que dans ses hymnes, comme le populaire « When our heads are bowed with woe, When our amer tears o'erflow » [« Quand nos têtes fléchissent sous le malheur, Quand nos larmes amères débordent »]. C'est aussi particulièrement évident dans les poèmes dramatiques comme celui d'*Anne Boleyn*, qui s'efforce d'incarner cet horrible esprit du fanatisme – d'autant plus horrible qu'il est rigoureusement scrupuleux – qui s'est dressé contre nos premiers réformateurs ». Milman n'a cessé d'examiner « la manière dont la bigoterie se durcit en intolérance, l'intolérance en cruauté et en violation des grands principes de la morale. »<sup>34</sup>. Il est convaincu que seule la foi dans le Christ est une réponse appropriée aux maux du monde. Reste à savoir si le pessimisme de Gibbon sur l'avenir – tel que révélé par l'édition de Sheffield des *Miscellaneous Works* – signifie qu'il doit être considéré, à l'exemple de Burke, comme un chrétien patriote qui a défendu son pays et sa constitution contre l'infidélité étrangère ?

L'un des problèmes de cette interprétation est qu'elle voile le grand changement qui s'est opéré chez Burke et Gibbon à mesure que la Révolution française progressait. Pour chacun, l'événement clé a été la bataille de Valmy le 20 septembre 1792. Jusqu'à cette date, Burke et Gibbon sont tous deux convaincus que la Révolution française a affaibli la France à tel point que si la guerre devait arriver, elle se conclurait rapidement par une défaite. Les *Reflections* de Burke est à cet égard un livre optimiste, qui faisait sens jusqu'en septembre 1792, mais qui, comme son auteur l'a reconnu, n'a plus eu d'intérêt par la suite, la situation politique ayant complètement changé. En 1790 et 1791, Gibbon est tout aussi optimiste parce que la France est « en état de dissolution »<sup>35</sup>. Gibbon va jusqu'à plaisanter avec

Sheffield en septembre 1789, alors que son ami Jacques Necker l'a informé de l'effondrement de l'État, faute de paiements des impôts ; il écrit que Sheffield lui-même est sans doute « séduit par l'abolition de la dîme »<sup>36</sup>. La France est apparemment dans le chaos et il y a peu de chances, selon lui, que les troubles s'étendent à la Suisse :

You may likewise hear of tumults and rebellions in Switzerland. Be persuaded, that the popular madness of France and Flanders has not reached these tranquil regions, and that the Swiss have sense enough to fell and maintain their own happiness, which is endeared to them by the disorders of the neighbouring Countries.<sup>37</sup>

En août 1790, Gibbon déclare à Sheffield être confiant quant au fait que la Grande-Bretagne « retombera sur ses jambes » alors que la France est dans un état épouvantable : « Pauvre France, l'État est dissous, la nation est folle »<sup>38</sup>. En février 1791, il rapporte à son ami avoir passé quatre jours « au château de Coppet avec Necker » ; en raison de la morosité régnant en France, Necker est devenu « le plus misérable des humains ». Gibbon n'arrive pas à le comprendre car Necker jouit de « tous les ingrédients du bonheur privé » ; il blâme « le démon de l'ambition » en faisant remarquer que l'ancien ministre de Louis XVI souhaite « être conduit au placard, comme le vieux Pitt sur les épaules du peuple, et qu'il est brisé par la démocratie qu'il avait éveillée »<sup>39</sup>. Gibbon, quant à lui, reste positif au sujet de l'avenir. Ce qu'il appelle « la prospérité de l'Angleterre » forme « un fier contraste avec les désordres de la France » qui est au bord de la ruine :

In the moving picture of this World, you cannot be indifferent to the strange Revolution which has humbled all that was high and exalted all that was low in France. The irregular and lively spirit of the Nation has disgraced their liberty, and instead of building a free constitution they have only exchanged Despotism for Anarchy.<sup>40</sup>

En avril 1792, après avoir passé plus de temps avec Necker, Gibbon écrit à son sujet : « J'ai désormais une hauteur de vue, comme je n'en ai jamais eue... il a été submergé par l'ouragan, il s'est trompé de chemin dans le brouillard, mais, dans une situation aussi périlleuse, je doute fort qu'un mortel puisse voir ou se tenir debout »<sup>41</sup>. Gibbon, en débattant manifestement de la Révolution avec Necker, est convaincu que « les principaux instigateurs en France » sont d'avis « que leurs troupes ne se battront pas, que le peuple a perdu tout sens du patriotisme et que sur la première décharge d'un canon autrichien, la partie est gagnée »<sup>42</sup>.

En bref, le danger vient des troubles civils des mécontents révolutionnaires plutôt que d'une guerre internationale.

Jusqu'au début du mois de septembre 1792, le ton de Gibbon reste flegmatique. Il admet qu'en tant qu'« historien tolérant », il est arrivé à la conclusion qu'après « un impartial examen des temps anciens et modernes, [il] n'en trouve aucun qui ait une quelconque proximité avec le présent ». En même temps, la « subversion totale de tout rang, ordre et gouvernement » français a engendré ce qui devait être engendré, « un monstre populaire, qui, après avoir dévoré tout le reste, ne peut finalement plus que se dévorer lui-même »<sup>43</sup>. Gibbon s'est réjoui qu'en Grande-Bretagne, « la partie la plus respectable de l'opposition a chaleureusement apporté son soutien aux choses telles qu'elles sont », une référence au soutien à la proclamation contre la sédition du 21 mai 1792. À Lausanne aussi, bien que « contaminée par l'infection démocrate », « la vigilance du gouvernement a été exercée, les mécontents ont été impressionnés, les malavisés ont été détrompés, la fièvre dans le sang est progressivement tombée »<sup>44</sup>. Ceci a été écrit alors que, quatre mois plus tôt, Gibbon écrivait au sujet de sa chère Lausanne qu'« [il n'a] jamais connu un endroit qui ait autant changé »<sup>45</sup>. En conséquence, Gibbon déclare avec assurance : « nous avons obtenu la jouissance d'une obscure félicité que nous avons presque été tentés de mépriser »<sup>46</sup>. Comme il le déclare à Sheffield, « la dernière révolution de Paris semble avoir convaincu presque tout le monde des conséquences fatales des principes démocratiques, qui, par un chemin fleuri, mènent aux abîmes de l'enfer »<sup>47</sup>, et Gibbon est certain que le duc de Brunswick, commandant des armées conjointes d'Autriche et de Prusse qui ont envahi la France à la fin de juillet 1792, connaîtra une glorieuse victoire. Comme il le dit, « selon tout calcul rationnel, [Brunswick] ne peut que réussir ». Gibbon admet cependant que « lorsque [son] moral est atteint, [il] redoute les efforts aveugles des foules en colère et désespérées qui se battent sur leur propre terrain »<sup>48</sup>.

Les événements se sont déroulés très différemment avec la défaite de Brunswick à Valmy. Les forces françaises envahissent bientôt la Savoie, et Gibbon signale le mouvement des armées françaises sous le commandement du général Montesquiou, en écrivant à Sheffield qu'il est « possible que vous ayez une petite appréhension de me voir tué et mangé par ces cannibales »<sup>49</sup>. Rapidement, Gibbon rejoint l'opinion de son ami Necker et devient beaucoup plus pessimiste quant à l'avenir. Il prend clairement conscience du fait qu'il vit une époque de fanatisme et d'apocalypse, pendant laquelle les règles normales de la politique deviennent inopérantes. Un axiome fondamental

se révélait être faux, à savoir que les États monarchiques qui se muent en républiques – détruisant dans leur processus la monarchie, l'aristocratie et l'Église qui avaient maintenu la cohésion de l'État – s'affaiblissent et finissent toujours par s'effondrer ; dans le cas de la République révolutionnaire française, la nation semblait être devenue d'autant plus unie que l'État était victorieux sur les champs de bataille.

Ce que ni Gibbon ni Burke n'avaient anticipé, c'est l'attribution exercée par les principes révolutionnaires sur les populations hors de France. Constatant le soutien croissant à la Révolution française dans l'ensemble de la Suisse, Gibbon nomme les révolutionnaires « les loups gaulois » et exprime sans équivoque son aversion pour les principes démocratiques, de même que pour les « idées sauvages sur les droits et l'égalité naturelle entre les hommes » qui les accompagnent<sup>50</sup>. En octobre 1792, Gibbon écrit à Sheffield qu'il vit sous des « latitudes d'ouragan » et qu'il s'attend à ce que des massacres similaires à ceux qui se sont produits en septembre à Paris et à Avignon n'éclatent dans des localités telles que Genève<sup>51</sup>. Lorsque la révolution que Gibbon avait anticipée à Genève se produit à la fin de 1792, il déclare qu'« aucun sang n'a été versé », en raison du fait que les « Égaliseurs » n'ont rencontré aucune résistance. Ils « se sont emparés des portes, ont désarmé la garnison, emprisonné les magistrats, conféré les droits de l'homme à toute la populace de la ville et du pays, et ils ont proclamé une convention *nationale* qui ne s'est pas encore réunie ». Gibbon écrit que « les citoyens des meilleures familles et fortunes » se sont retirés dans le Pays de Vaud, mais cela n'a guère d'importance selon lui, convaincu comme il est que « les méthodes françaises de rappel ou d'interdiction des émigrants seront bientôt adoptées »<sup>52</sup>.

Si la Suisse lui semble alors perdue, il écrit que « même en tant que citoyen du monde, [il] souhaite la stabilité de l'Angleterre, seul grand refuge de l'humanité contre les méfaits opposés du despotisme et de la démocratie »<sup>53</sup>. Les armées révolutionnaires ayant réussi à vaincre la Prusse et à traverser les Pays-Bas autrichiens et la République néerlandaise, tandis que l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne pouvaient être envahies, Gibbon conclut que « tout l'horizon est si noir que je commence à ressentir une certaine anxiété pour l'Angleterre, le dernier refuge de la liberté et de la loi ». Étant donné que les « chiens gaulois » jouissent de la « prospérité la plus insolente », il est concevable que les Britanniques succombent à l'ardeur révolutionnaire générale et « mangent la pomme de la fausse liberté »<sup>54</sup>. Il met en garde Sheffield en lui déclarant une fois de plus que la « crise de notre destin » approche : si « vous entreprenez d'améliorer la constitution, écrit-il, vous risquez d'aboutir

à la privation du droit électoral d'Old Sarum et d'entraîner l'emprisonnement du Roi à la prison de Newgate, au vote vain des Lords, à l'abolition des évêques et à une Chambre des communes sans statuts (sans culottes)<sup>55</sup>. En outre, Gibbon craint une guerre avec la France. Les Britanniques peuvent facilement justifier cette guerre du fait que l'invasion française des Pays-Bas autrichiens et de la Savoie viole les traités existants. Pourtant, la France, la « nouvelle Sparte », est si meurtrière que se battre implique de « plonger tête baissée dans un abîme dont personne ne peut découvrir le fond »<sup>56</sup>. Lorsque la guerre est déclarée entre la France et la Grande-Bretagne, Gibbon s'y oppose. Il déclare à Sheffield qu'il aurait voulu « qu'elle puisse être évitée et [qu'ils auraient] pu continuer à jouir de [leur] neutralité sûre et prospère », craignant que la Grande-Bretagne ne puisse vaincre la France révolutionnaire, même avec « une ligue la plus puissante qui n'ait jamais été opposée aux ambitions de Louis XIV »<sup>57</sup>. Telle est, nous rapporte Gibbon, sa conclusion « après l'expérience de l'année dernière », qui l'a poussé à se méfier, avouant « être effrayé par l'événement [la guerre] » :

The French are strong in numbers, activity enthusiasm, they are rich in rapine, and although their strength may be only that of a frenzy-fever they may do infinite mischief to their neighbours before they can be reduced to a straight waistcoat. I dread the effects that may be produced upon the minds of the people by the increase of our debts and taxes, probable losses, and possible mismanagement. Our trade must suffer, and though projects of invasion have been always abortive, I cannot forget, that the fleets and armies of Europe have failed before the towns in America which have been taken by a handful of Buccaneers.<sup>58</sup>

Tel est le pas que n'a pas franchi Burke. Même persuadé que la Grande-Bretagne est aussi menacée par l'insurrection révolutionnaire, et particulièrement en Irlande, Burke a toujours soutenu que le seul moyen de défier la Révolution française était de s'engager plus que jamais dans la guerre. Seule une guerre, Burke en était de plus en plus convaincu, pouvait engendrer des formes de patriotisme qui permettraient de fédérer la nation britannique pour protéger à la fois la propriété et l'ordre social existants, et identifier les forces révolutionnaires à leur juste valeur, tournées vers la destruction de la société plutôt que vers sa liberté. Durant les dernières années de sa vie, Burke s'éloigne de la position qu'il avait adoptée au début des années 1790, à savoir que la guerre apporte toujours des changements et que la société et les mœurs qu'il défend seraient probablement bouleversées, voire détruites, avec la progression de la

guerre. Dans son dernier grand ouvrage, les *Letters on the Regicide Peace* (1796), Burke affirme que la France révolutionnaire représente un cancer du corps politique tel, qu'il vaudrait la peine de détruire la Grande-Bretagne elle-même si cela avait pour résultat la fin de la Révolution française. En bref, tout comme Thomas Paine qui a changé son point de vue à la même époque et commencé à soutenir que la paix et la liberté républicaines nécessitent la destruction totale de la Grande-Bretagne, Burke soutient que l'avenir de la civilisation repose sur une guerre d'extermination contre la France. Au moment où Burke formule de telles affirmations, Gibbon est certes décédé. Il est cependant significatif que Gibbon ait craint les effets de la Révolution française au point d'envisager que la Grande-Bretagne se devait de protéger ses frontières et, ni plus ni moins, s'isoler plutôt que de combattre l'épidémie. Peut-être était-ce dû à l'expérience de Gibbon qui avait vu l'impact des idées révolutionnaires sur la population à Lausanne<sup>59</sup>.

Enfin, il y a une autre raison – éludée par Burke – qui motive les craintes de Gibbon sur les conséquences d'une guerre à l'échelle européenne. Dans les années 1780, Burke est un opposant acharné à la guerre et, plus particulièrement, aux guerres visant à protéger le commerce, étant susceptibles de renforcer ce qu'Adam Smith appelait le « système mercantile » d'un empire corrompu. À la fin de sa vie, Burke ne se soucie guère des conséquences de la guerre, car si pour détruire la France révolutionnaire la Grande-Bretagne devait se ruiner elle-même, cela en valait alors la peine. Il est peu probable que Gibbon ait pu être séduit par un tel argument, pas plus qu'il n'a séduit Sheffield. Les *Letters* de Burke avaient en partie pour but de réfuter les arguments du pamphlet *Some Remarks on the Apparent Circumstances of the War in the Fourth Week of October 1795*. Il est significatif de noter que ce texte, rédigé par William Eden, baron d'Auckland, un ami proche de Gibbon et de Sheffield, avait repris les arguments de Gibbon en faveur d'une Grande-Bretagne puissante, mais se tenant à l'écart des conflits européens menés au nom de la liberté.

Traduit de l'anglais par Caroline Anderes.

- 1 Cette expression très imagée n'existe pas en français. «Changer son fusil d'épaule» est celle qui s'en rapprocherait le plus.
- 2 Lettre de Lord Sheffield à William Eden, 22 août 1787, in *The Journal and Correspondence of William Lord Auckland*, London, Richard Bentley, 1861, vol. 1, p. 436.
- 3 Edward Gibbon, *Miscellaneous Works of Edward Gibbon, Esquire, with Memoirs of his Life and Writings, Composed by Himself*, ed. John Lord Sheffield, London, A. Strahan, T. Cadell, Jr. & W. Davies, 1796, vol. 1, p. 294-295.
- 4 Lettre à Thomas Cadell, 17 novembre 1790, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 210. En mentionnant Smith, Gibbon note: «J'ai appris sa mort avec plus d'inquiétude que de surprise. Quelle perte pour les lettres, la philosophie et l'humanité!»
- 5 Lettre à Lord Sheffield, 5 février 1791, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 216.
- 6 Lettre à John Holroyd, 31 mai 1791, in *id.*, t. III, p. 229-230.
- 7 David Womersley, «Gibbon's unfinished History: the French Revolution and English political vocabularies», *The Historical Journal*, n° 35, 1992, p. 63-89.
- 8 Lettre à Lord Sheffield, 1<sup>er</sup> janvier 1793, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 308.
- 9 *Ibid.*
- 10 Lettre au même, 30 mai 1792, in *id.*, p. 258. Dans la même lettre, marquée «hautement confidentiel», Gibbon déclare, en réfléchissant à la politique actuelle: «Je me sens anglais».
- 11 Arthur Young, *The Autobiography of Arthur Young with Selections from his Correspondence*, éd. M. Betham-Edwards, London, Smith, Elder & Co., 1898, p. 258-259.
- 12 David Womersley, «Gibbon's Memoirs: Autobiography in Time of Revolution», in David Womersley (éd.), *Gibbon: Bicentenary Essays*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1997, p. 347-405; *Gibbon and the «Watchmen of the Holy City»: The Historian and his Reputation, 1776-1814*, Oxford, Oxford University Press, 2002.
- 13 Lettre de Lord Sheffield à William Eden, 10 mai 1786, in *The Journal and Correspondence of William Lord Auckland*, op. cit., vol. 1, p. 371.
- 14 Sheffield considérait que Burke, en s'opposant à toute guerre commerciale, menaçait la stabilité de l'empire, notamment lors de ses attaques contre Warren Hastings. Burke accusait avec véhémence ce dernier d'être allé faire la guerre en Inde britannique afin d'en tirer profit. Pour Sheffield, c'était simplement la manière dont se comportaient les États.
- 15 Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire. With notes by H.H. Milman*, London, J. Murray, 1838-1839, 12 vol.; *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain, traduite de l'Anglais [...] Nouvelle édition précédée d'une notice sur la vie et le caractère de Gibbon, et accompagnée de notes critiques et historiques par F. Guizot, relatives pour la plupart à l'histoire de la propagation du Christianisme*, Paris, Lefèvre, 1819.
- 16 Henry Hart Milman, «Preface by the Editor», in Gibbon, *The History of the Decline and Fall*, op. cit., vol. 1, p. XVII.
- 17 *Id.*, vol. 1, p. IV.
- 18 Arthur Milman, *Henry Hart Milman, D.D. Dean of St. Paul's: a biographical sketch*, London, J. Murray, 1900, p. 100-101.
- 19 Godfrey Faussett, «Jewish History Vindicated from the Unscriptural View of It Displayed in the History of the Jews, Forming a Portion of the Family Library», in *A Sermon Preached Before the University of Oxford, at St. Mary's, Feb. 28, 1830*, Oxford, printed for the author, 1830; Richard Mant, «A Second Letter to the Rev. Henry Hart Milman [...] Reputed Author of the History of the Jews», in *The Family Library: Controverting a Statement in the Appendix to the Second Edition of his «History», with Respect to the «Family Bible of the Society for Promoting Christian Knowledge»*, Oxford, J. Parker and C. J. G. et F. Rivington, London, 1830. Milman a tenté en vain d'apaiser ses doutes avec *The History of Christianity from the Birth of Christ to the Abolition of Paganism in the Roman Empire* (London, J. Murray, 1840).
- 20 Milman, *Henry Hart Milman, D.D. Dean of St. Paul's*, op. cit., p. 98.
- 21 Milman, «Preface by the Editor», op. cit., vol. 1, p. XIV.
- 22 *Id.*, vol. 1, p. XVII-XVIII.
- 23 *Id.*, vol. 1, p. XIV-XV.
- 24 *Id.*, vol. 1, p. XVI-XVII.
- 25 *Ibid.*
- 26 Henry Hart Milman (éd.), *The Life of Edward Gibbon with Selections from his Correspondence and Illustrations by the Rev. H. H. Milman*, Paris, Baudry, 1840.
- 27 *Id.*, p. 1.
- 28 Gibbon, *Miscellaneous Works of Edward Gibbon*, op. cit., vol. 1, p. 4.
- 29 *Id.*, p. 5.
- 30 Milman (éd.), *The Life of Edward Gibbon*, op. cit., p. 5-6.
- 31 *Ibid.*
- 32 Henry Hart Milman, *History of the Jews*, London, J. Murray, 1829, vol. 3, p. 403.
- 33 Milman, *Belshazzar: A Dramatic Poem*, London, J. Murray, 1822.
- 34 Milman, *Anne Boleyn: A Dramatic Poem*, London, J. Murray, 1826, p. VI.
- 35 Lettre à Lord Sheffield, 25 septembre 1789, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 171.
- 36 Lettre au même, 9 septembre 1789, in *id.*, t. III, p. 167.
- 37 Lettre à Dorothea Gibbon, 6 décembre 1789, in *id.*, t. III, p. 176.
- 38 Lettre à Lord Sheffield, 7 août 1789, in *id.*, t. III, p. 195, 199.
- 39 Lettre au même, 5 février 1791, in *id.*, t. III, p. 215-216.
- 40 Lettre à Dorothea Gibbon, 18 mai 1791, in *id.*, t. III, p. 227.
- 41 Lettre à Lord Sheffield, 4 avril 1792, in *id.*, t. III, p. 253.
- 42 *Id.*, p. 254.
- 43 Lettre à Dorothea Gibbon, 1<sup>er</sup> août 1792, in *id.*, t. III, p. 265.
- 44 *Ibid.*
- 45 Lettre à Lord Sheffield, 4 avril 1792, in *The Private Letters of Edward Gibbon*, ed. Rowland E. Prothero, London, J. Murray, 1896, t. II, p. 291-294.
- 46 Lettre à Dorothea Gibbon, 1<sup>er</sup> août 1792, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 265-266.
- 47 Lettre à Lord Sheffield, 23 août 1792, in *id.*, t. III, p. 268.
- 48 Lettre au même, 12 septembre 1792, in *id.*, t. III, p. 269.
- 49 Lettre au même, 5 octobre 1792, in *id.*, t. III, p. 275.
- 50 Lettre au même, 4 avril 1792, in *The Private Letters of Edward Gibbon*, op. cit., t. II, p. 297-299.
- 51 Lettre au même, 13 octobre 1792, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 280.
- 52 Lettre au même, 1<sup>er</sup> janvier 1793, in *id.*, t. III, p. 307.
- 53 *Ibid.*
- 54 Lettre au même, 27 octobre et 10 novembre 1792, in *The Private Letters of Edward Gibbon*, op. cit., t. II, p. 327-328, 331-334.
- 55 Lettre au même, 25 novembre 1792, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 304.
- 56 Lettre au même, 25 novembre 1792, in *The Private Letters of Edward Gibbon*, op. cit., t. II, p. 346.
- 57 Lettre au même, 18 février 1793, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 319.
- 58 *Ibid.*
- 59 Au sujet de l'opinion des Vaudois sur la Révolution française, voir la contribution de Danièle Tosato-Rigo dans ce volume.